Daniel SIBONY, *Les trois monothéismes*, Seuil, 1992 (p. 342)

Traduisons donc : je suis l'être, qui l'emporte sur toi, et qui t'a fait sortir de l'esclavage. Là, l'être-temps se fait parlant, et rappelle que l'être est ce qui fait être chacun, donc ce qui le dépasse ; et qui le fait advenir dans le temps, puisque le nom de cet être est aussi bien présent passé qu'avenir, temps disponible, ouvert. Ainsi est rappelé, par l'idée de souveraineté, l'écart entre l'être et ce qui est. Ce n'est là ni une demande ni un appel, mais le rappel de ce qui est ; presque un constat. Puis l'être se présente comme ce qui fait passer de l'esclavage à autre chose. Il « est » au passage, à la sortie de l'esclavage vers la liberté. C'est une façon originale de situer l'être, alors même qu'il « est » partout, par définition. Ici il se nomme par ce passage, qui fait sens pour chacun : chacun est esclave de ce qu'il est et se demande comment en sortir. Si la pensée de l'être, de ce qu'on peut être, n'aide pas à se libérer de ce qu'on est, à quoi sert-elle ? Cette *sortie* est ici symbolisée par un événement « passé », dont le Livre donne une forme archaïque : la Sortie d'Egypte (l'Egypte ayant, dans la Bible, une connotation narcissique, mortifère : déesses mères, culte des morts, momies, écriture sans parole, roi-dieu pharaonique, sorcellerie…). Il est normal que dans la langue où c'est écrit, l'hébreu, ce passage soit rattaché au peuple-passeur, au peuple hébreu. Mais ce nom de l'être, comme tel, n'appartient à aucun peuple. Chaque individu peut se dire que *son rapport à l'être c'est ce qui le sort de l'esclavage* : d'un mode d'être où ça fonctionne tout seul, où l'on se confond avec ce que l'on est en train de faire, dont on n'est qu'un rouage. Un esclave est un homme dont l'être – l'élan vers l'être – est annulé. On peut être esclave de son travail, de sa fonction honorifique, de sa place, de ses titres, de son manque de place, esclave d'un autre, esclave tout court. On peut être esclave sans savoir de quel maître. Telle est la forme de l'esclavage moderne : on y est esclave de nécessités, d'abstractions, esclave de chiffres, de courbes, de contraintes, de savoir ou de non-savoir… Beaucoup d'esclaves, et on ne sait pas qui jouit de les maîtriser. Quelque chose les possède, les débarrasse de leur noyau d'être, les fait tourner en rond.

Cette Parole première rappelle donc le contact avec l'être comme étant cela même qui, en premier, doit empêcher d'être esclave… de ce qu'on est ; faire sortir du fonctionnement esclave, du mode d'être où il n'y a que du semblant, où l'être est dans le paraître. Sortir vers où ? A chacun de dire son chemin ; en général, c'est après coup. Cette parole *définit* le rapport à l'être comme ce qui peut nous faire sortir de là où l'on *est* forcément esclave, quoi qu'on soit ; à la longue on le devient. Elle marque une prise de *contact* avec l'être-temps, avec l'événement d'être. On comprend que la suivante soit l'interdit de faire des idoles, des « semblants d'être », des représentations qui prétendent accaparer le tout de l'être, et qui sont donc une forme de l'esclavage. Venons-y, à cet interdit de faire semblant d'être…